# Théâtre Français. *Le Tartuffe*.

Mon opinion sur le but moral de *Tartuffe* a excité un grand scandale parmi les tartuffes philosophes. C'est en vain que, sous le rapport littéraire, j'ai rendu un hommage éclatant à ce chef-d'œuvre de Molière ; ils n'en sont pas moins irrités de ce que je refuse de reconnaître cette comédie comme utile à la religion et aux mœurs. Il y a un journal qu'on appelle toujours *Le Publiciste*, quoique de jour en jour il devienne moins public : c'est la dernière échoppe qui reste à cette fausse philosophie, flétrie par l'expérience, et réprouvée par le bon goût. On y a conservé toutes les niaiseries de cette mauvaise école qui a déshonoré notre littérature sur la fin du dernier siècle : le caractère particulier de cette feuille est la fader et l'ennui. On vous y nourrit le lecteur de vieilles anecdotes, d'insipide métaphysique, et de vaines subtilités : cependant, pour égayer un peu leur léthargie, les ouvriers s'amusent à disséquer les opinions et les principes du *Journal de l'Empire*. Cette occupation st le seul signe de vie qu'ils donnent de temps en temps et sans les épigrammes et les injures qu'ils nous décochent, eux et leurs lecteurs s'endormiraient d'un sommeil éternel.

Il y avait à Toulouse deux avocats, l'un extrêmement employé dans son état, l'autre sans cause et sans clients. L'avocat désœuvré passait son temps à faire des épigrammes contre son laborieux confrère, qui ne les lisait pas, et n'y répondait jamais. Cependant ses amis, plus sensibles que lui à ces outrages, lui représentaient souvent qu'il fallait réprimer l'insolence de cet homme envieux et méchant. Que voulez-vous, mes amis, leur répondait l'honnête avocat, nous avons chacun notre emploi ; maître un tel fait des épigrammes, et moi je plaide.

C'est à peu près notre aventure dans *Le Publiciste*: nous travaillons à mériter la confiance dont le public nous honore ; et *Le Publiciste*, qui n'a rien à faire, se désennuie en nous lançant quelques mauvais sarcasmes. Si on lui ôtait cette ressource, il n'aurait rien à dire. Dernièrement l'un de ces avocats sans clientèle, qui s'escriment à tort et à travers dans ce triste journal, m'a traité tout simplement d'hypocrite, parce que, sur l'autorité de Bourdaloue et de Lamoignon, je doutais de l'utilité morale de l'excellente comédie du *Tartuffe*; car, notez que ces apôtres de la tolérance, de la politesse et de la liberté d'opinions, sont les plus impertinents, les plus despotiques et les plus intolérants de tous les hommes.

J'ai dédaigné cette injure comme beaucoup d'autres : on hésite toujours à se compromettre avec de pareils adversaires ; je n'oppose que le silence du mépris aux continuelles morsures dont je suis harcelé par ces bassets de la philosophie. Je n'ai pas voulu entrer en raisonnement avec le personnage qui me traitait d'hypocrite : j'aurais pu lui prouver comment, en avilissant les signes extérieurs de la piété, on accoutume le peuple à confondre l'homme pieux avec l'hypocrite, je lui aurais fait observer qu'il y a des abus tellement inhérents à la chose, qu'on ne peut y toucher d'autre but que de faire rire le peuple, et qui d'ailleurs n'était pas très bien avec l’Église, n'était pas un homme capable de traiter sans inconvénient pour la religion, une matière aussi délicate. Enfin, j'aurais pu ajouter que l'autorité d'une femme telle que Ninon, et les suffrages de tout le corps philosophique, prouvaient plutôt contre que pour la moralité du Tartuffe  mais le pauvre homme ne m'eût pas entendu ; car il est plus aisé de dire des injures que d'entendre raison.

Un autre compère du *Publiciste*, chagrin de voir tomber une affaire aussi intéressante, s'est hâté de relever la balle : celui-ci est un goguenard qui a, je crois, de l'esprit, et prétend à la gaieté : on sait qu'aujourd'hui les philosophes sont gais à peu près comme des comédiens qu'on siffle. Ce joyeux compagnon s'est avisé de prendre ma défense contre son confrère ; il a trouvé très injuste qu'on me traitât d'hypocrite, attendu que j'allais tous les jours à la comédie, que j'étais courtisé des actrices, fort bon convive, et que je n'avais point du tout un visage de pénitent. Cependant il oublie que le tartuffe ne dînait pas mal, et que le pauvre home n'avait pas un métier fort pénible ; mais ce n'est pas à moi à faire cette observation. Mon patron est convenu qu'à des propos assez enjoués *je mêlais quelques mots de religion et de messe, seulement pour rendre la chose plus plaisante*; mais au fond, il a jugé qu'il n'y avait pas là de quoi me traiter d'hypocrite.

Je défierais bien le compère de me citer l'endroit où j'ai parlé de *messe*; quant à la *religion*, je n'en parle jamais que pour observer qu'il est d'un malhonnête homme d'attaquer une institution nécessaire à la morale et précieuse pour l'humanité ; c'est l'éternel reproche dont ne pourront jamais se laver ces bateleurs sophistes qui, pendant quelques années, ont joué les grands hommes sur le théâtre de l'Europe, sans autre mérite que de mauvaises plaisanteries et de misérables déclamations contre la religion de leur pays. Mais aujourd'hui qu'on vient d'ôter à ces bouffons leur théâtre, depuis que la révolution les a débarbouillés de la farine et du plâtre dont leurs grands mots et leurs bons mots avaient besoin,

Leur visage essuyé n'a plus rien que d'affreux ;

et les voilà réduits au métier de tartuffes. Aussi, quand il faut qu'ils parlent de la religion avec décence, des prêtres avec respect, font-ils une grimace très curieuse. On peut leur appliquer ce que Boileau disait des contorsions de Santeuil, en récitant ses hymnes : *Ce sont des diables que Dieu force à louer les saints*.

C'est à cela que se réduit tout ce que je dis de la religion ; voilà toute ma théologie : quelque grave qu'elle soit, elle peut s'allier avec les objets les plus frivoles ; et lorsqu'après m'être égayé aux dépens des mauvais comédiens, j'en viens aux faux philosophes, je n'ai point changé de sujet.

Pour revenir à mon défenseur, à mon apologiste, c'est un serpent caché sous les fleurs ; car il prétend que, si je ne suis pas un hypocrite, le fond de l'hypocrisie est chez moi, et que je serais un hypocrite, si le métier était encore bon : il finit même son plaidoyer en ma faveur, par me dire que *si je 'eu pressais bien, il me dirait qui je suis*. Il est plus savant que moi, car je serais bien embrassé de dire ce qu'il est ; et il y a grande apparence qu'il n'est rien.

Je devais un mot à ces gens qui croient encore être quelque chose, et qui se flattent par l'excès de leur insolence de se dérober au néant : il est bon de leur faire sentir qu'ils prennent un mauvais parti, et qu'ils ne gagnent rien à sortir de leur obscurité, si ce n'est d'y rentrer avec quelques camouflets.